

## Nouveautés

Numéro 167, automne 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67699ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Les Publications Québec français

### ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

(2012). Compte rendu de [Nouveautés]. *Québec français*, (167), 4–18.

**SIMON CHAREST,  
JEAN FONTAINE  
et JEAN SAINT-LAURENT**

*Le grand Druide  
des cooccurrences*

Les Éditions Druide, 2012  
XVI, 1 469 pages

La langue française est constituée de mots isolés et aussi de combinaisons de mots. Par exemple, si l'on veut qualifier un « arrière-goût », on peut employer les adjectifs « amer » ou « désagréable » ; avec un verbe, on dira « avoir un arrière-goût amer » ou encore qu'une situation budgétaire a « laissé un arrière-goût amer ». Si l'on parle d'« implosion », on dira que « le système est menacé d'implosion », ou que l'on peut « provoquer ou risquer une implosion ». Et si quelqu'un veut qualifier son « désir amoureux », il choisira les adverbes « follement », « sincèrement », « passionnément » ou « éperdument », qui lui viendront spontanément à l'esprit et non parfaitement. Comme on le voit, il y a dans notre riche langue française des associations concrètes qui conviennent et qui lui donnent sa couleur particulière.

Pour nous aider dans le choix de ces associations, des linguistes ont uni leurs efforts (et leurs connaissances) et ont mis à profit diverses ressources informatiques, tels Internet,



*Gallica*, *Projet Gutenberg*, les sites des grands quotidiens comme *Le Monde* et *Le Devoir*, voire l'analyseur *Antidote*, pour constituer, après une foule d'analyses, un corpus de près de 1,8 milliard de mots ou de 92 millions de phrases puisé à plus de 2 400 sources diverses. Un tel travail de spécialistes était certes nécessaire pour rendre accessible le volumineux corpus de 450 000 cooccurrences, qui constituent *Le grand Druide des cooccurrences*, qui vient de paraître aux Éditions Druide de Montréal, sous la direction des linguistes Simon Charest, Jean Fontaine et Jean Saint-Laurent.

Les noms communs représentent 80 % du contenu de ce dictionnaire, soit environ 8 300 entrées, contre 1 700 entrées composées de verbes et d'adjectifs, que les auteurs ont recensés avec une « patience d'ange », voire « exemplaire », laquelle a sans doute été « mise à rude épreuve », sans toutefois qu'ils « perdent patience »... *Druide* ne se contente pas de combinaisons ou d'associations de deux mots seulement. On trouve des expressions comme « fondre comme neige au soleil », « passer comme du beurre dans la poêle », « passer la nuit à la belle étoile », etc.

Les auteurs ont choisi de présenter mots et associations par colonnes, ce qui facilite grandement la consultation. Un mot, par exemple, « adjoint », se présente avec ses épithètes possibles tels « administratif », « premier adjoint », « adjoint au maire », etc., puis, avec noms possibles : adjoint au maire, au directeur, aux finances, etc. ; ou avec un complément : poste d'adjoint, fonction d'adjoint, chef adjoint... Tout n'y est pas cependant, car le *Druide*, du moins peut-on l'imaginer, se veut un dictionnaire en évolution constante : on peut ajouter, par exemple, les qualificatifs « fidèle » à débiteur et « illicites »

à amours, ou encore « ténu » et « restreint » à espace, etc.

Voilà certes un dictionnaire d'une grande importance, voie indispensable, par sa présentation claire, sera d'une utilité certaine pour tous les usagers de la langue française, jeunes comme moins jeunes, qui souhaitent améliorer leur expression et qui ont ainsi à cœur d'utiliser une langue précise et colorée. On notera que l'on trouve en annexe une liste de mots à l'orthographe rectifiée selon les recommandations de l'Office de la langue française.

AURÉLIEN BOVIN

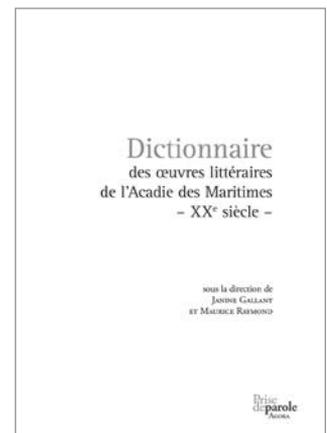
**JANINE GALLANT  
et MAURICE RAYMOND [dir.]**

*Dictionnaire des œuvres  
littéraires de l'Acadie des  
Maritimes – XX<sup>e</sup> siècle*

Prise de Parole, Sudbury, 2012,  
XVII, 318[1] pages

La parution d'un dictionnaire est toujours un événement important. Encore plus quand il s'agit d'un dictionnaire des œuvres littéraires comme celui qui vient de paraître sur les œuvres de l'Acadie des Maritimes. Inspiré grandement du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, sans que les deux directeurs, Janine Gallant et Maurice Raymond, tous deux professeurs à l'Université de Moncton, n'en fassent aucune mention dans leur présentation, ce qui est pour le moins étonnant et ce qui aurait pu faire plaisir, le *Dictionnaire des œuvres littéraires de l'Acadie des Maritimes – XX<sup>e</sup> siècle* présente environ deux cents œuvres du XX<sup>e</sup> siècle, dont 90 % ont été publiées après 1958. Pourquoi cette date ? Parce que, cette année-là, sont publiées deux œuvres majeures, *Silence à mourir de sang* de Ronald Després et *Pointe-aux-Coques* d'Antonine Maillet, qui, selon les présentateurs, inaugurent « la littérature acadienne contem-

poraine et enclenchent un processus de démythification de l'Acadie » (p. XIII). Les auteurs prennent le soin de préciser que toutes les œuvres littéraires ne sont pas recensées ou analysées dans leur dictionnaire, en raison, parfois, d'absence de collaborateur pour en prendre charge, d'où leur décision de proposer un choix d'œuvres parmi, il faut le dire, les plus représentatives. Comme les responsables du *DOLQ* l'ont fait pour les œuvres devant figurer au corpus québécois, les auteurs de ce dictionnaire se sont interrogés sur les critères déterminant l'appartenance des œuvres au corpus



acadien, soit l'un ou l'autre des critères suivants : les auteurs des œuvres retenues doivent être nés en Acadie ou, deuxième critère, y avoir vécu l'essentiel de leur vie, écartant de ce fait les œuvres que certains ont pu publier alors qu'ils vivaient à l'extérieur du territoire acadien ou qui n'ont aucun lien avec ce même territoire. Le troisième leur a permis d'inclure des auteurs qui ne sont pas acadiens, tel Zachary Richard, par exemple, mais qui ont publié en Acadie.

Les articles du dictionnaire se présentent non pas, comme dans le *DOLQ*, sous cinq mais sous trois catégories, qui occupent donc des espaces plus ou moins longs, selon l'importance ou l'impact que les œuvres retenues ont exercé. On présente évidemment les œuvres dites

majeures comme *La Sagouine* et *Le chemin de Saint-Jacques* d'Antonine Maillet, *Mourir à Scoudouc* d'Herménégilde Chiasson ou *Sans jamais parler de vent* de France Daigle. D'autres œuvres, plus nombreuses, jugées importantes, méritent tout de même un espace plus court, mais néanmoins critique. Quant aux dernières, elles n'ont droit qu'à une courte présentation, tout de même significative, rédigée par des étudiant-e-s rattachés au projet. Sans doute par souci d'efficacité, les auteurs ont décidé d'éviter d'aborder dans leur analyse la réception critique. C'est donc dire que la bibliographie qui accompagne chaque texte se limite à l'œuvre elle-même et, dans certaines cas, aux diverses éditions qu'elles ont connues.

L'introduction, que signe Maurice Raymond, refait rapidement l'histoire du peuple

acadien, fortement idéalisée, au début, puis éclatée et traumatisée par le Grand Dérangement en 1755, voire violée dans son existence même, avec cette conséquence, bien identifiée par Denis Bourque, que le problème de l'identité acadienne n'a été posé que dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, lors de la première convention nationale acadienne, en 1881. Ce rassemblement amorce alors un mouvement de relecture de l'histoire « dans le but avoué de favoriser l'existence et l'épanouissement du peuple acadien » (p. X). Il encourage encore, à l'aurore du XX<sup>e</sup> siècle, l'émergence des premières manifestations littéraires, grâce à des hommes comme Pascal Poirier, dont la publication de son *Parler franco-acadien et ses origines* (1928) s'est avérée une contribution majeure à la littérature acadienne. Poirier, on le sait, se porte, dans cet

ouvrage, « à la défense de la langue acadienne, considérée à l'époque comme un patois » (p. XI). Le futur sénateur rend hommage à son peuple, à sa spécificité, comme il le fera plus tard dans son *Glossaire acadien*, premier dictionnaire du français en Acadie. D'autres écrivains, avec toutefois moins de panache, l'imiteront, tels l'abbé André-Thomas Bourque ou encore Antoine-J. Léger.

Mais c'est vraiment Antonine Maillet qui, par la langue qu'elle utilise et par la richesse de son imaginaire, donnera ses lettres de noblesse à la littérature acadienne, non seulement en Acadie mais aussi au Québec et dans toute la Francophonie, notamment avec *La Sagouine*, une série de monologues que récite une femme de ménage qui ne se gêne pas pour réfléchir tout haut sur le sort réservé aux petites gens, ceux d'En-bas, et

surtout avec *Pélagie-la-Charrette*, prix Goncourt 1979. La fondation des Éditions d'Acadie, en 1972, concrétise la prise de conscience identitaire. Des écrivains de qualité y publieront, ajoutant ainsi à la richesse de cet imaginaire, les France Daigle, Laurier Melançon, Roger Brun, Claude Bouthillier, Jacques Savoie, entre autres, qui porteront à leur tour le flambeau et que nous feront connaître quelques chercheurs intéressés à cette littérature, tels Marguerite Maillet, Raoul Boudreau, Denis Bourque, James de Finey, Jean Morency et Hélène Destrempe, entre autres.

Voilà, à n'en pas douter, un ouvrage important, qui nous révèle une littérature et un groupe attachant d'écrivains qui ont choisi de se dire haut et fort et de dire la grandeur de leur peuple.

AURÉLIEN BOIVIN

BIBLIOTHÈQUE QUÉBÉCOISE

nouveauté

Marie-Renée Lavoie  
**La petite et le vieux**

978-2-89406-331-6 | 240 p. | 10,95\$



*Roman empreint d'une grande tendresse et porté par des personnages attachants.*

Grand vainqueur du  
Combat des livres 2012  
Lauréat du Grand Prix  
de la relève littéraire  
Archambault 2011

La meilleure  
littérature  
d'hier à  
aujourd'hui

www.livres-bq.com

## NOUVELLE

MICHÈLE BOURGON  
et VINCENT THÉBERGE [comp.]  
*Des nouvelles de Gatineau*  
Éditions Vents d'Ouest, Gatineau  
2012, 254 pages

En 2011, afin de promouvoir l'art d'écrire et le patrimoine régional, la Ville de Gatineau a organisé un concours littéraire ouvert à toute la francophonie. Les participants devaient situer leur intrigue dans un endroit réel de cette municipalité. Une menue contrainte si l'on est du coin, qui peut se révéler un écueil si l'on réside en France ou en Belgique. Parions que certains ont effectué quelques visites virtuelles de la région, mais qu'à cela ne tienne, Pierre Bayard n'a-t-il pas signé un livre qui s'intitule *Comment parler des lieux où l'on n'a pas été ?* Quoi qu'il en soit, Gatineau a inspiré plus d'une centaine d'auteurs et de ce nombre 29 ont eu le plaisir de voir leur texte publié dans ce recueil.

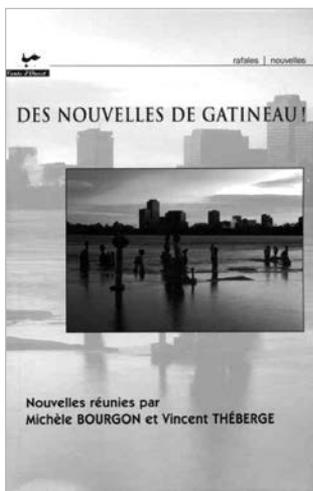
Ce florilège réunit des nouvelles qui abordent tous les genres et tous les sujets. Les nouvellistes ont d'ailleurs rivalisé d'imagination en soumettant des récits variés, inventifs et bien tournés. En dépit de leur dilettantisme, la plupart ont su conserver une simplicité naturelle dans le style et l'écriture. Ici, une étrange

synchronie perturbe un agnostique (« Mystère ou boule de gomme »). Là, un écureuil nous donne une leçon d'histoire en voyageant dans le temps (« Le cauchemar de la chute »). Une équipe de tournage a maille à partir avec les esprits maléfiques qui hantent une ancienne rue disparue sous les édifices gouvernementaux, l'église Saint-Paul d'Aylmer prend la parole, et les totems du Musée canadien des civilisations font de même... Dans « Résurrection », le récit le plus inusité du recueil, un Léon Trotsky ayant bénéficié de la cryogénéisation reprend vie près des berges de la rivière Outaouais pour nous livrer ses réflexions.

Les textes gagnants touchent des sujets plus graves. Frédéric Bisson, qui s'est vu décerner le premier prix pour « J'ai lu dans ses yeux », aborde la délicate question de l'euthanasie en instaurant un dialogue intérieur entre un fils et sa mère. Avec en toile de fond la fête de la Saint-Jean et la marina Kitchissippi, Floriane Olivier (deuxième prix) réunit également mère et fils dans une histoire d'adoption (« Les belles promesses »). Kathleen Goulet (Prix du volet collégial) signe un drame amoureux labyrinthique qui se déroule au domaine de la ferme Moore (« Avec passion »), alors que Patrick Voyer (troisième prix) nous convie à un pique-nique funeste à la Baie Squaw.

Les nouvellistes se sont soumis « généreusement » à la contrainte du lieu, si bien qu'au final, nous avons entre les mains un répertoire toponymique de cette région unique en son genre. Fort du succès de cette première édition, un second concours a été organisé cette année, le thème : « Fête ou festival gatinois ».

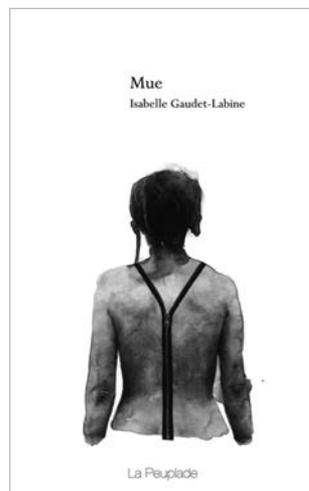
GINETTE BERNATCHEZ



## POÉSIE

ISABELLE GAUDET-LABINE  
*Mue*  
La Peuplade, Taillon  
2011, 84 pages

Par sa fureur, la rupture amoureuse éclate l'être humain, faisant rejaillir au plus profond du cœur cette éternité des voix increvables ; en son nom la douleur irradie tout, prend en otage la pensée, la mémoire, la peau alors que « la mort surgit avant ° le moindre baiser ». Dès lors plus rien ne retient la colère de vivre désormais sans l'autre, les lois de toutes les civilisations deviennent sans intérêt, la science s'essouffle dans l'obscurité de la théorie, le sang monte sur le trône de notre vie et cherche à libérer toute la haine du monde : « tes poumons éclatent ° la noirceur se lève [...] je danserai veuve au rythme ° du sang qui mitraille les valves ». C'est toutefois par le temps que la vie reprend sa place, dictant sa force, refoulant le désir de la mort et ses métamorphoses fantasmées comme des culpabilités éventuelles vers les berges de la raison : « je ne suis pas qui je crois [...] t'ai-je dit que ma peau ne sent ° plus la pluie que les avions ° sur mes yeux ne laissent ° plus de traces ° t'ai-je dit ° je suis par miracle ° effacée ? » Isabelle Gaudet-Labine dévoile une poésie

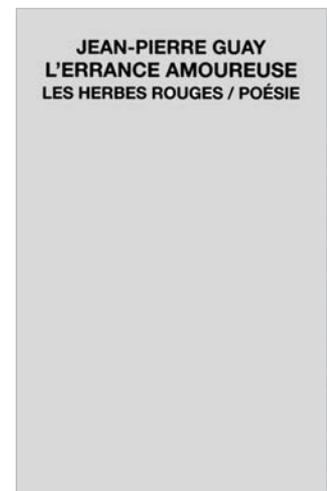


fondée sur la nécessité de la vérité, telle une parole incapable de ne pas contrer le silence qui accompagne tous ceux qui changent de vie. Un recueil passionné, lancé comme un cri vital en direction de l'avenir.

JEAN-FRANÇOIS LEBLANC

JEAN-PIERRE GUAY  
*L'errance amoureuse*  
Les Herbes rouges, Montréal  
2012, 184 pages

La confiance sait comment rejoindre l'autre ; elle propose une acuité importante dans la sincérité, qui en est sa sève. Posthume, elle transcende la réalité de ceux qui restent vivants, leur permettant de revenir à l'essence de leur propre existence. Lire ce journal poétique provoque l'envie d'écrire, de se lever dans la noirceur de la création pour mieux ouvrir les fenêtres qui empêchent la lumière d'y entrer, parfois, comme si l'attente mangeait tout ce qui nous entoure au moment de se dédier à l'écriture. Cette errance artistique ne serait que fantomatique si nous n'aimions pas au moment même de s'y abandonner. Et c'est là l'ultime connaissance de Jean-Pierre Guay : choisir une errance qui soit amoureuse, bien que cette dernière se vive et s'achève dans la maladie : « moi mon sourire je ne le vois pas ° on m'en parlera



sans cesse ° encore à l'hôpital il y a quelque mois ° et je me dirai chaque fois qu'il ne peut s'agir que du tien ° que tes lèvres auront laissé sur les miennes ° l'amour est ainsi ° une osmose des amants et de tout ce qui les entoure ». D'une sensibilité dépouillée de tous les artifices de la prétention, représentée par une forme s'effeuillant des branches du vers libre, de la prose et qui laisse subtilement entrevoir le profil du haïku, ce journal poétique découvre la simplicité qui habitait l'intimité littéraire du poète : « voilà pourquoi nous errons ° pour donner au monde ce qui nous unit ° une grâce partagée ° un brin d'herbe ° un chantier de construction unique dans les annales de ° ma mémoire à moi ° une histoire en dehors de la mort. » Une œuvre à lire sans hésiter pour ce qu'elle

provoque : une créativité qui transcende la mort par l'amour.

JEAN-FRANÇOIS LEBLANC

**JUDY QUINN**

*Les damnés inflationnistes*

Les Éditions du Noroît, Montréal  
2012, 68 pages

**A**vec ce recueil magistral, Judy Quinn écrit une expérience émotive rare, d'une justesse poétique irréprochable. Articulées en quatre saisons – rebaptisées « Unir », « Brûler », « Défaire » et « Creuser » –, les dimensions de cette poésie s'incarnent dans le vertige réel de l'existence. Brillamment, son écriture soulève l'univers dans la lumière de la littérature afin de mieux regarder, dans les lieux du vide, les décombres de l'angoisse propres à l'humanité. « [L]'histoire d'un rapprochement » débute entre le lecteur

et l'œuvre de Quinn, dont les images poétiques, d'une beauté à faire pleurer, s'enfoncent en nous-même puis « disparaissent par couches successives ». Malgré les serments, les paroles et les écrits, sa poésie rappelle que la matière la plus brute remplace aujourd'hui l'humanité. Pérenne, la pierre échappe à notre mort à venir pour mieux la marquer. Notre époque est celle de la finitude et Etna crache notre destin qui prend le visage d'Empédocle : nous aimerions nous unir à l'eau, au vent, au feu et à la terre, reprendre en nous tout l'univers et ainsi « briller le plus loin possible ». Or, nos ponts, tels ceux d'Hiroshima, portent les silhouettes ombrageuses de ceux que nos pères ont assassinés, et nous cherchons depuis à toujours éteindre les feux pour ne rien laisser derrière

qui en offrirait le reflet dans le jour et la nuit du monde. « Nous entrons dans l'hiver par les portes tombées » et « le vent s'immobilise en nous », l'invisibilité du vide et notre nudité soulignent la faiblesse de notre peur. L'attente de la

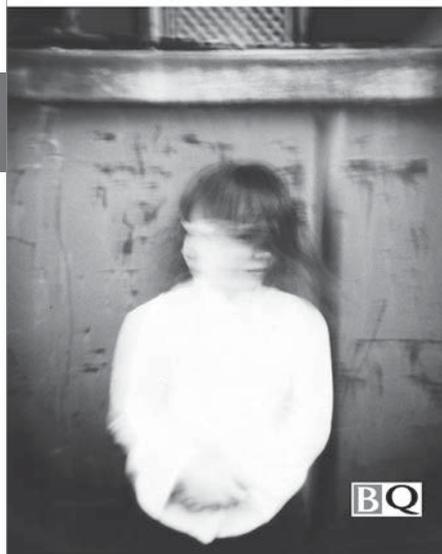


BIBLIOTHÈQUE QUÉBÉCOISE

nouveauté

Anaïs Barbeau-Lavalette

**Je voudrais  
qu'on m'efface**



978-2-89406-330-9 | 152 p. | 9,95\$

*Une chronique montréalaise qui culmine dans l'espoir inaltérable de l'enfance.*

Un premier roman magnifiquement écrit !

La meilleure  
littérature  
d'hier à  
aujourd'hui



[www.livres-bq.com](http://www.livres-bq.com)

fin reste en parallèle à nos vies, concassant la réalité pour la transformer en une espérance à répandre sur la glace de la réalité tandis que « le froid prend l'espace de la matière ». Vient l'idée de revoir ce que l'on creuse, regarder « ces objets de mémoire ° morceaux de semelle ° bouts d'engins incertains ° dans lesquels la lumière ° à nouveau pénètre ° exhumant sans fin le passé » pour mieux se dédoubler et ainsi marcher en paix, peut-être, dans un été de juillet, « du bord du rang avec ses pommiers ° devant l'étang qu'on n'eut jamais ».

JEAN-FRANÇOIS LEBLANC

ROMAN

DONALD ALARIE

*J'attends ton appel*

XYZ éditeur, Montréal

2011, 128[2] pages

Coll. « Romanichels »

Avec son dernier roman, *J'attends ton appel* (2011), Donald Alarie propose une suite logique à *Thomas est de retour* (2010), et à *David et les autres* (2008) sans pour autant imposer une lecture dirigée. De fait, l'écrivain lanaudois se réapproprie ses personnages mais leur offre l'espace nécessaire pour se déployer entièrement, voire indépendamment des autres publications.

Lorsque l'auteur David Parent n'écrit pas, il reçoit son petit-fils Benoît en visite, sa fille Aline ou son bon ami Antoine. Parfois même, il dépanne son voisinage grâce à ses talents d'homme à tout faire. Son quotidien de sexagénaire sédentaire est un jour perturbé par le charme et les caresses fiévreuses de Yolande, qui transforme une simple aventure d'une nuit en une relation amoureuse hors du commun. La mystérieuse dame insiste pour vivre séparément de David et se donne le rôle de « visiteuse-surprise » : elle effectue des passages chez

son compagnon au gré de ses humeurs. Lors de ces séjours inopinés, les échanges tant intellectuels – sur la littérature, notamment – que sexuels abondent, mais les confidences sur l'oreiller se font rares. Puis l'écrivain découvre que Yolande se laisse entretenir par de nombreux amants, ce qu'elle avouera elle-même par la suite. Dérouté, le sexagénaire choisit de camoufler son désarroi sous une fausse indifférence et demeure dans l'attente incessante de recevoir la prochaine visite de sa compagne ou un prochain courriel ou un prochain appel. Lors de quelques travaux manuels chez sa voisine Colette, David se voit préférer la stabilité et la sécurité de cette dernière, ce qui le décide à boucler la boucle avec sa « visiteuse ». Cependant, la relation secrète entre l'écrivain et Yolande vient à l'oreille de Colette, et le sentiment de trahison qui l'habite la pousse à demander un temps de réflexion. Comme avec la précédente, David se retrouve dans l'attente de recevoir des nouvelles de sa compagne.

Composé de vingt brefs chapitres, *J'attends ton appel* propose le point de vue d'un sexagénaire sur son quotidien. Le récit est ponctué d'anecdotes propres à sensibiliser le lecteur à la réalité de l'ainé, notamment quant à ses conceptions

de l'amour et de la vieillesse. À cet effet, le narrateur entame d'emblée une introspection sur son propre vieillissement : « Comment étais-je devenu si vieux ? » (p. 30). *J'attends ton appel* nous permet d'entrer dans l'intimité de cet homme de soixante ans, qui nous livre sa perception de la vie sans fioritures et sans malice, dans un style sobre, rendant bien l'émotion brute et la simplicité du propos.

MARIE-PIER SAVOIE

CLAIRE BERGERON

*La promesse d'Émile*

Les Éditions JCL, Chicoutimi

2012, 461 pages

Àu début de l'année 2011, Claire Bergeron offrait un premier roman au public. Moins d'un an et demi après, elle récidive avec une nouvelle parution, comblant ainsi un souhait que nous avons exprimé au moment de présenter son premier livre. *Sous le manteau du silence* avait vivement retenu notre attention. *La promesse d'Émile* est tout aussi remarquable par l'ingéniosité de son action, la justesse de son ton et la richesse des personnages mis en scène.

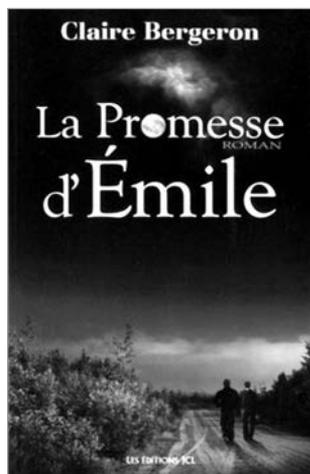
Dès les premières pages, le lecteur est plongé en plein cœur d'un drame familial. À sa sortie de prison après un séjour de quelque trois années, Ovide

subit l'assaut d'un de ses fils, Émile, et meurt peu après de la blessure qui lui est infligée avec un couteau. Immédiatement, la table est mise pour une action au cours de laquelle on apprend par divers retours arrière le passé de cette famille profondément marquée par la violence conjugale et les sévices qu'ont eu à subir pendant de longues années la mère et les enfants.

Le contexte dans lequel se déroule l'ensemble des péripéties est celui de la justice. Une jeune criminaliste est affectée à la défense d'Émile, une cause perdue qu'on lui confie en raison de son peu d'ancienneté en tant qu'associée. Il s'agit en effet de sa première intervention à titre de membre de ce bureau. Son client lui-même plaide coupable sans discuter et il lui appartiendra de démontrer que le contexte familial a occasionné chez le jeune homme une détresse psychologique telle qu'il a eu un moment de déroute morale soudaine. Cependant, le procès devant jury se dénouera sur un coup de théâtre qui viendra renforcer la thèse de l'avocate et atténuer le niveau de responsabilité de son client.

Ainsi, Claire Bergeron récidive avec une action à saveur juridique et on doit admettre qu'elle excelle dans le genre. Cette approche lui permet d'ouvrir le rideau sur plusieurs chapitres de l'histoire d'une famille, ainsi que sur la vie des communautés plus ou moins peuplées de l'Abitibi. L'auteure effectue un choix judiciaire d'intrigues secondaires qui, loin de compromettre l'unité d'action, viennent la renforcer en précisant les circonstances du drame et en meublant l'atmosphère dans laquelle il survient.

À nouveau, c'est une œuvre bien ficelée que nous offre l'écrivaine. La lecture en est agréable autant qu'enrichissante et l'intérêt ne se dément pas du



début jusqu'à la fin. Bergeron ménage ses effets d'instinct, avec beaucoup de naturel, sans qu'on sente le procédé. Les personnages sont vivants et attachants, même ceux qui n'apparaissent que durant un bref épisode. L'analyse psychologique est efficace, de sorte qu'on adhère rapidement aux motivations des différents protagonistes. Ajoutons à cela que les nombreux retours dans le temps sont maniés avec adresse, au point qu'on les sent à peine, même si on les suit sans jamais s'y méprendre.

Enfin, le roman s'appuie sur un style coulant et bien adapté aux diverses situations. Les descriptions sont claires et évocatrices, de sorte qu'on se fait rapidement une idée des lieux sans qu'il soit besoin d'interminables développements. Les tableaux sont esquissés à grands traits descriptifs qui remplissent leur fonction avec aisance et justesse.

Le premier roman de Claire Bergeron a connu une carrière intéressante en France grâce aux Éditions France loisirs, qui en a acheté les droits. *La promesse d'Émile* a également eu l'heur d'intéresser l'éditeur d'outre-mer, de sorte que le livre est promis à une diffusion relativement large, une faveur qu'il mérite amplement.

CLÉMENT MARTEL

#### CHRISTINE BROUILLET

*La chasse est ouverte. Une enquête de Maud Graham*

La courte échelle, Montréal  
2012, 334[1] pages

Onzième enquête de Maud Graham, *La chasse est ouverte* se déroule à diverses étapes, entre 1967 et 2011, et plonge la ville de Québec dans un grand émoi. Le riche et combien méprisable homme d'affaires Bernard Saucier, surnommé l'Empereur, véritable requin de la finance, a été

trouvé assassiné, une balle en plein cœur, le 18 juillet 2011, à la suite d'une soirée bien arrosée entre amis dans son domaine de Loretteville. Cette disparition tragique n'inspire toutefois guère de pitié dans les milieux que la victime fréquentait, voire dans ses familles immédiates, lui qui, coureur de jupons, – il a été marié trois fois et a entretenu nombre de maîtresses –, a manipulé tant ses ex-épouses que ses propres enfants, et tout son entourage.

Comme il se doit, c'est Maud Graham qui est chargée de l'enquête, bien appuyée par son équipe habituelle, dont ses principaux partenaires, André Rouaix, Pierre-Ange Provencher, le sergent Joubert, Tiffany McEwen, nouvelle recrue que les amateurs ont rencontrée pour la première fois dans *Sous surveillance* (2010), et le « petit nouveau », Andy Nguyen, qui serait, selon ses supérieurs, voué à un bel avenir dans cette équipe. Mais cette enquête n'est certes pas la plus facile pour Maud Graham, que Maxime, le protégé qu'elle a pris sous son aile et qu'elle a recueilli chez elle après qu'il eut été agressé, continue à appeler Biscuit. Car plusieurs mobiles auxquels sont associés autant de suspects sont exposés pour tenter d'expliquer cet assassinat, que Graham parvient, grâce à son instinct, à rattacher à deux

autres meurtres, survenus le même jour, le 18 juillet, mais à dix ans d'intervalle, en 1991 et en 2001, et dont les victimes ont toutes deux fait partie d'une équipe de travailleurs d'un chantier forestier situé quelque part au Québec et sur lesquels Saucier exerçait déjà un pouvoir presque tyrannique. Graham découvrira que c'est là que l'Indien Gabriel Siméon, surnommé le Muet, un membre de l'équipe, s'est suicidé, un 18 juillet, après que Saucier ait mangé l'outarde blessée que Siméon avait soignée et apprivoisée. C'est là également, au cours du même été 1981, que Jean-François Cliche a été victime d'un accident qui l'a laissé infirme et dont est responsable Saucier. Ce même Cliche, obsédé par ce séjour au chantier, sera d'ailleurs pour Graham d'un précieux secours, car il a gardé des liens avec les membres de l'équipe et a monté un *scrapbook* qu'il mettra à la disposition de l'enquêtrice.

Si les deux premiers meurtres ont été commis à l'aide d'un browning 9 mm, l'un aux États-Unis, l'autre à Trois-Rivières, le troisième l'a été à l'aide d'un arme identique, comme si le meurtrier avait égaré la première. Mais comment parvenir à unir ces trois assassinats, surtout qu'une plume d'outarde a été trouvée sur chacun des cadavres, ce qui semble éliminer quelques suspects, dont les ex-épouses, sans doute aussi les enfants en bas âge de Saucier, mais pas ceux du premier mariage ni les membres du groupe Grandir, des partisans écologistes qui protestent contre les nombreuses constructions de l'entrepreneur Saucier, qui détériorent le paysage, surtout le long des cours d'eau. C'est le rôle de Graham de démêler tout cela. Et n'ayez crainte, elle y parviendra en ménageant aux lecteurs et lectrices un surprenant revirement de situation,

que je me garderai bien de dévoiler.

*La chasse est ouverte* est un excellent suspense, peut-être le meilleur à ce jour de Brouillet, qui n'hésite pas à transporter ses personnages dans le passé pour expliquer le présent, où se déroule une histoire de haine et de vengeance. On y côtoie une Maud Graham capable d'émouvoir, certes, en prenant la défense de personnes exploitées ou démunies, et de nous épater par son dynamisme et son professionnalisme, elle qui aime aussi la bonne chair et le bon vin. Ce roman est encore l'occasion pour la romancière de nous livrer, en prime, ses réflexions sur le harcèlement et l'homophobie, deux graves problèmes de la société moderne dans laquelle, parfois, les victimes se transforment en bourreaux. Voilà, pour les amateurs de suspense et pour les inconditionnels de la romancière, un roman à lire pour le plaisir, mais aussi pour juger du talent de cette écrivaine, qui n'a pas fini de nous épater par son écriture de qualité et par les thèmes qu'elle sait aborder avec rigueur, tact et non sans talent.

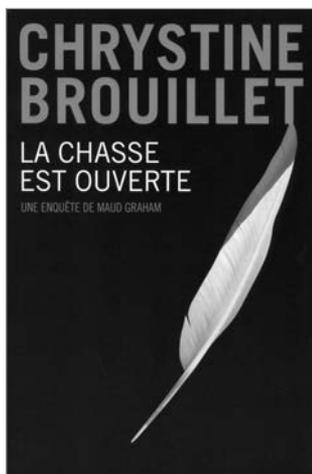
AURÉLIEN BOIVIN

#### ANDRÉ BRUNEAU

*Dommages collatéraux*

Nice, Éditions Bénévent  
2012, 511 pages

Premier roman d'André Bruneau, un haut fonctionnaire de carrière au Gouvernement du Québec, *Dommages collatéraux* peut s'apparenter au roman policier pour plusieurs raisons, entre autres par le suspense que l'auteur parvient à maintenir tout au long des soixante-quinze chapitres, en y incluant l'Épilogue. L'intrigue exploite abondamment le procédé d'opposition : deux confrères juristes, l'un basé à Montréal, l'autre à Boston, restés cependant en contact depuis le début de leur carrière, se



retrouvent en début d'histoire à Montréal et entreprennent une lutte sans merci. C'est que l'un, le Bostonnais Richard Hamilton, spécialisé dans le droit des assurances à l'emploi de la Northeast General Insurance, a connu une aventure avec Carole Anne, l'épouse de Gerry Martin, son rival, que même sa femme n'hésite pas à qualifier d'« homme vulgaire et sans manières » (p. 127). Ce dernier conspire avec des membres influents du conseil d'administration de la compagnie, voire avec un haut dirigeant de la pègre, montré-à-laise, Victor Laski, pour soutirer d'importantes sommes d'argent à la compagnie, dont il est le conseiller juridique. S'engage alors une véritable guère entre les deux groupes, les « bons » d'un côté, qu'incarnent Hamilton, Carole Anne et deux employés de la Northeast, Jeff Leroy et Kate Reynolds, et les

« méchants » de l'autre, au nombre desquels il faut compter Gerry, bien sûr, mais aussi Laski, chef de la pègre, qui fait chanter tous les membres du CA de la compagnie, dont un certain Norman Maynard, qui, avec l'appui du président Robert Cartier, a mis sur pied un important stratagème dans le but de



détourner, au profit des crapules qu'ils sont devenus, des sommes considérables d'argent en falsifiant les rapports de réclamations des clients. Sans être dérangés, ils se sont grassement enrichis, transférant même dans des paradis fiscaux à l'étranger, aux Îles Caïman, en particulier, le fruit de cette fraude, bien connue du comptable en chef que l'on a peut-être trop facilement recruté. Toutefois, c'était sans compter sur la perspicacité de Hamilton et de ses deux amis, et grâce à la complicité de Carole Anne, qui a fouillé dans les dossiers de son mari, que le scandale est enfin mis à jour, après une série de difficultés que je me garde de révéler pour ne pas réduire l'intérêt.

L'intrigue est bien menée, il faut le préciser, car Bruneau sait produire des effets de façon à provoquer l'adhésion de ses lecteurs et lectrices. Il parvient

sans trop d'efforts à les tenir captifs, les forçant même à poursuivre leur lecture avant d'avoir atteint la dernière page de ce roman qui raconte aussi une histoire de vengeance, ponctuée d'une histoire de jalousie, de violence et de cupidité. Mais les âmes sensibles y trouveront aussi une belle histoire d'amour, celle qui naît entre Carole Anne et Hamilton.

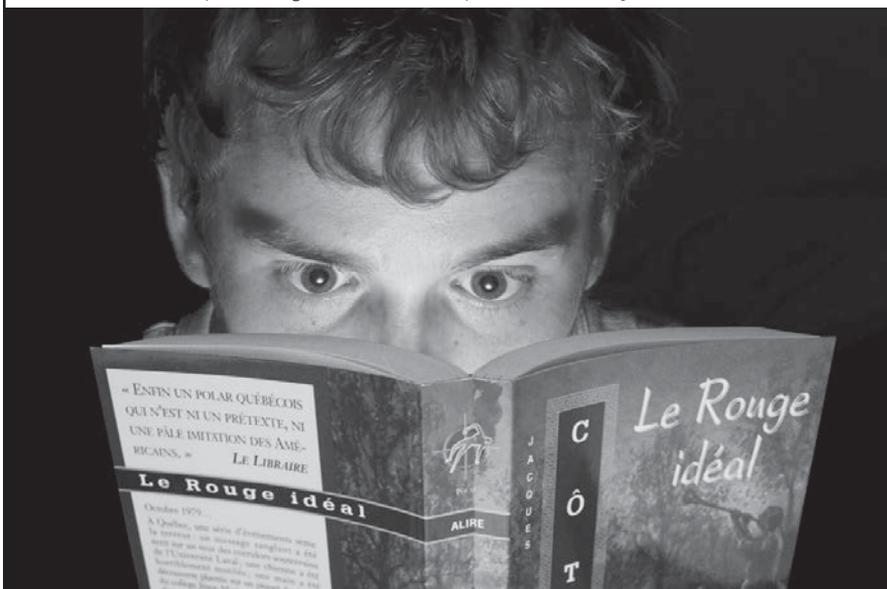
Il y a cependant quelques faiblesses, tant dans les descriptions, souvent trop détaillées, qui ralentissent l'action, que dans l'écriture, où l'on décèle, çà et là, des répétitions agaçantes, voire des exagérations qui peuvent frôler l'in vraisemblance. Par exemple, comment Carole Anne a-t-elle pu, elle qui semble bien équilibrée, accepter de vivre si longtemps avec un goujat comme Gerry, qui la considère comme une véritable esclave qu'il frappe et qu'il



## 5 GENRES LITTÉRAIRES

conçus pour les adultes et adorés par les jeunes !

Policier • Espionnage • Fantastique • Fantasy • Science-fiction



## 27 FICHES PÉDAGOGIQUES GRATUITES

Enseignant(e) : des outils existent pour vous aider à analyser les textes

- > Présentation de l'auteur
- > Court et long résumés
- > Structure de l'intrigue
- > Personnages
- > Avenues d'exploitation à l'écrit et à l'oral
- > Pistes d'exploitation technologiques



Besoin de conseils ?

Louise Alain (418) 835-4441  
 louise.alain@alire.com  
 www.alire.com

# Quand la littérature se donne du genre

domine à volonté ? De plus, un bon correcteur aurait évité un (trop) grand nombre de fautes qui déparent l'œuvre.

Mais il faut le répéter, *Dommages collatéraux* est un bon suspense qui saura plaire aux amateurs, car ce roman traduit bien les problèmes de la société moderne dans laquelle tout semble permis pour certains afin d'exercer un pouvoir sur ceux qui ont choisi de vivre honnêtement.

AURÉLIEN BOIVIN

HANS-JÜRGEN GREIF

et GUY BOIVIN

*Le temps figé*

L'instant même, Québec

2012, 277 pages

Hans-Jürgen Greif nous avait habitués au texte court – parfois grave (*Berbera, Solistes*), parfois plus léger (*Le chat proverbial*) –, à l'essai, au roman, en général ample et multi-forme (*Orfeo, Le jugement, Job et compagnie*), projets toujours menés avec finesse, un brin d'humour, une érudition non exempte d'une belle et riche sensualité. Toujours, chez Greif, les sujets sont vivement brossés, l'histoire, tant dans les nouvelles que dans les romans, est solidement construite, toujours riche de sens et d'enseignement, et rien n'est laissé au hasard. Mais cette fois, en collaboration avec Guy Boivin (le tandem nous avait déjà donné *La Bonbonnière* en 2007), c'est un roman d'un type nouveau qui nous est proposé, d'une facture qui peut surprendre au premier abord, mais qui, une fois lu, vient s'installer avec une logique irréfutable dans l'œuvre de Greif.

De l'aveu des auteurs eux-mêmes, cette collaboration est basée sur un principe simple. Greif, dont la réputation littéraire n'est plus à faire, écrit dans son style clair et direct, où l'interpellation du lecteur, subtile mais efficace, fonctionne à tout coup. Boivin, comme dans

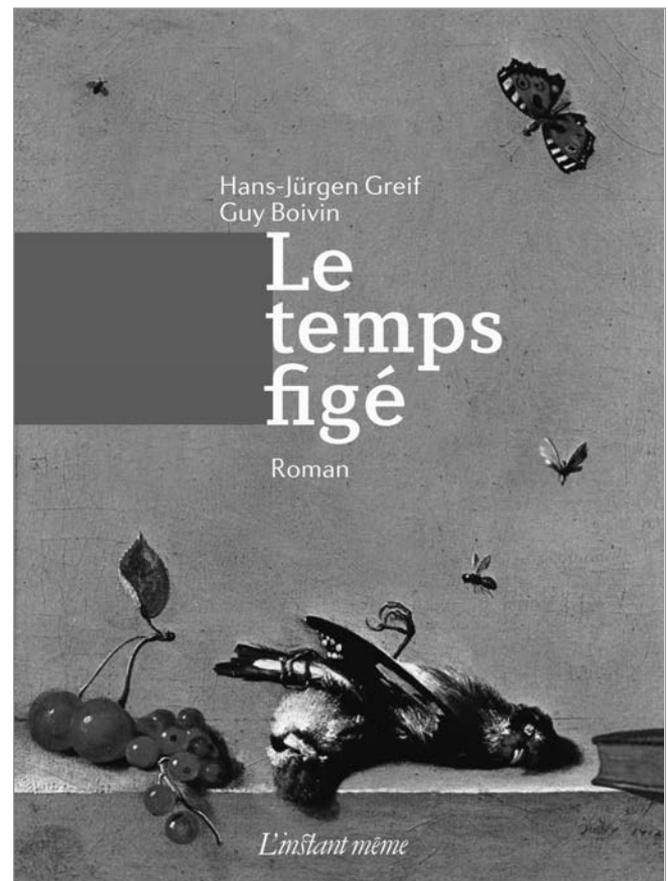
*La Bonbonnière*, se consacre surtout à la recherche, indispensable dans des projets de ce genre : ici, c'est la connaissance profonde des Centres d'hébergement et de soins de longue durée (CHSLD), ainsi que des centres privés de tous types, des pires aux meilleurs, qui était indispensable. Boivin témoigne ici d'une grande connaissance du milieu et contribue à donner au roman une solidité testimoniale sans faille.

Denis Giroux, maître relieur, homme réservé, foncièrement bon, raconte sa vie simple et rangée, consacrée aux livres ainsi qu'aux rares personnes qui, toujours à une certaine distance, l'entourent. Il emploie pour cela un style très autobiographique, proche de la confession, et une structure à rebours extrêmement efficace. Comme dans tout roman-témoignage, l'anecdote abonde, mais jamais elle n'est gratuite. Au milieu de descriptions fascinantes et fort détaillées du métier de relieur (ce qui n'est pas sans rappeler la précision avec laquelle Greif décrivait le métier de peintre dans *Le jugement*), nous allons connaître d'abord la famille immédiate du narrateur, au premier chef sa mère Pauline, devenue muette et presque immobile après un deuxième accident vasculaire cérébral. Nous suivrons aussi la vie d'un groupe de femmes habitant une grande maison de la rue des Remparts, surnommée *La cage aux folles*. Joli nom, d'ailleurs. Comme bon nombre de prénoms dans ce roman, fantaisie qui vise peut-être à compenser l'austérité du propos : Imogène, Géséric, Alphada, Shériffa, Crescence, Olympe, Réséda, Iphigénie, Bérénice, Gervaise, Nadège, Gudule, tout un florilège que voilà ! À travers la vie de ces personnages, le narrateur nous promène dans les lieux de son quotidien, de son appartement du faubourg Saint-Jean-Baptiste à son atelier de la rue Saint-

Vallier, puis au Centre de soins où loge sa mère, coin Lockwell et Turnbull. Rue après rue, dans Québec que l'on arpente ici comme si on y était, il dépeint en filigrane au-dessus de son histoire une ville toute en nuance, dont la douceur vient là aussi faire contraste avec la dureté du témoignage. Car tout n'est pas rose dans le roman de Greif et Boivin.

Ce que le relieur-narrateur raconte n'est guère encourageant en effet. Les maisons de retraite, décrites ici avec un souci qui fait froid dans le dos, donnent envie de prévoir dès maintenant une retraite quelque part au Brésil ou en Arizona, loin de la tristesse de ces mouiroirs. Mais au-delà des grands thèmes : le vieillissement, notre peur de voir chez l'autre notre propre fin, le corps qui se flétrit, la façon de traiter nos aînés, notre propre regard sur les années qui

passent, le sort qui nous sera réservé quand à notre tour nous serons vieux, les liens filiaux, l'amitié, les amours – souvent déçues –, la mort, c'est aussi une magnifique leçon sur l'art de comprendre l'autre qui nous est servie ici. Tout au long du roman, et surtout vers la fin, où le témoignage se convertit peu à peu en une construction dramatique implacable, nous retrouvons l'art de Greif de cerner un personnage, d'entrer dans sa bulle, de convertir ses gestes, ses réflexions et ses expériences en véritables envolées lyriques ; et c'est alors que nous comprenons vraiment où nous avons été entraînés. Car bien plus qu'un roman sur l'« âge d'or », et sur la nécessité de jouir de chaque instant, c'est un hommage plus ample à l'humanité que nous proposent les auteurs. Et nulle meilleure manière d'y arriver que d'entrer dans la pensée



d'un personnage aussi ordinaire que Denis Giroux, que la finesse du regard va transformer en être extraordinaire.

Lorsqu'il se rappelle son maître, l'attachant M. Silberman, qui se plaisait à comparer la peur à un regard de Méduse, pure chimère quand on la regarde en face – « chacun de nous doit affronter sa Méduse et la tuer », dira-t-il (p. 273) –, le relieur cesse en effet d'être un personnage ordinaire pour devenir lui-même fabuleux, transcendant, plus grand que nature : et c'est alors qu'il nous enseigne une leçon peut-être plus importante encore que la philosophie du *carpe diem* qui ressort naturellement du roman. Cette leçon est simple et à la fois essentielle : la peur est là pour être vaincue, la vie a un rythme, un sens, que nous devons saisir si l'on veut être maître de sa destinée, plutôt

qu'éternellement ballotté par les aléas de l'existence. Le narrateur, malgré sa simplicité, ou grâce à elle peut-être, nous montre que nous sommes responsables de nos décisions, que si l'on ne peut tout planifier, nous pouvons tout de même épouser, voire orienter le rythme des événements qui nous construisent. D'ailleurs, à cet égard, le métier du narrateur n'est pas gratuit : non seulement Silberman fera découvrir à son apprenti et futur écrivain qu'écrire sur la vie de quelqu'un est comme déchiffrer un palimpseste, mais il lui fera comprendre qu'à force de s'intéresser à l'enveloppe des objets, on finit par en mettre à nu l'intérieur. Voilà un chemin qui ressemble justement à ce rapport dynamique avec la vie que le roman nous propose, dans une sorte de morale où le mouvement des choses et des

êtres, parfois aléatoire certes, peut être aiguillé, et même devenir plus important encore que les choses et les êtres pris isolément.

En ceci, *Le temps figé* est peut-être un titre trompeur, encore que tout ne soit que question de perspective. Mais tout de même, pour le lecteur qui suivra le narrateur dans sa conversion, nul doute : rien n'est ici figé, tout est toujours à faire, jusqu'au dernier moment.

LOUIS JOLICŒUR

FRANÇOIS LEBLANC  
*Quelques jours à vivre*  
Triptyque, Montréal,  
2012, 167[1] pages

Après *Quinze secondes de célébrité*, un roman publié en 2009 qui mettait en scène trois agents de probation déterminés à permettre à une série de personnages

leur réintégration sociale à la suite de divers délits, François Leblanc nous propose un deuxième roman, encore chez Triptyque. *Quelques jours à vivre* met le lecteur en contact avec Antoine Barcelo, marié depuis une vingtaine d'années mais dont l'épouse, Véronique, a pris récemment un amant lui ressemblant tant au physique qu'au moral. Lors d'un dîner au restaurant, qui n'est pas une habitude courante, elle lui fait part de son intention de vivre avec sa nouvelle flamme, un professeur d'éducation physique de son école, sans toutefois renoncer, comme le précise la suite de l'intrigue, à son mari, fort utile pour les menus travaux à la maison. Antoine, diplômé en criminologie, mais simple agent correctionnel chargé, la nuit, d'assurer la surveillance de criminels purgeant une peine

## Roland Bourneuf

### Points de vue

ESSAIS



*L'instant même*

## Roland Bourneuf Points de vue

Dans ces essais à saveur de chroniques, **Roland Bourneuf** observe avec acuité le monde qui nous entoure en tissant des liens à la fois justes et émouvants entre le petit et l'universel. Ainsi, en nous entraînant avec lui dans ses voyages autour du monde, il ouvre la porte à une multitude de réflexions nuancées, chaque ville ou chaque lieu devenant le point de départ d'une pensée plus vaste.

Essais  
120 pages; 17,95\$

*L'instant même*  
www.instantmeme.com

d'emprisonnement avec sursis et ainsi assignés à résidence, est victime de menaces de la part d'un « énergumène » qui lui donne du fil à retordre. Entre temps, il doit aussi composer avec la disparition de son père, diabétique et souffrant de démence précoce, parti sans crier gare. Ayant obtenu un congé pour soigner un début de dépression, il part à la recherche de cet être avec lequel il ne semble pas avoir développé beaucoup d'affinités. Son voyage vers la Gaspésie, où il a pu retracer le fuyard, s'avère toutefois inutile : son père est reparti vraisemblablement vers le Sud. Gros jean comme devant, Antoine doit se résigner à revenir bredouille à Montréal sans que l'on sache ce qu'il adviendra de son existence, lui qui a perdu sa femme au profit de son double, et son père. Il doit donc se contenter d'écouter les chansons de Leonard Cohen et de vivre seul sa crise de la quarantaine.

Ce roman, au titre inapproprié, voire tout à fait incongru, n'est pas sans intérêt même s'il manque quelque peu d'unité et de consistance. Que viennent faire dans cette histoire les deux autostoppeurs, par exemple, qu'Antoine se résigne à faire monter dans sa voiture lors de son périple vers la Gaspésie, lui qui aurait pu profiter de cette solitude

imposée pour faire le point sur sa vie, une vie pour le moins décevante, voire ratée, il faut le préciser ?

AURÉLIEN BOIVIN

HENNING MANKELL

*L'œil du léopard*

Seuil, Paris

2012, 343 pages

D'abord publié en 1990, *L'œil du léopard* complète la série des « romans africains » de l'auteur qui milite, comme on le sait, pour rayer du souvenir du continent l'empreinte profonde, mais pas indélébile, des colonisateurs blancs. Dans un souci évident de s'épargner des ennuis, Henning Mankell situe l'action du roman en Zambie, anciennement la Rhodésie du Nord (à ne pas confondre avec le Zimbabwe), de 1969 à 1988, sous le président Kenneth Kaunda. Hans Olofson est le fils d'un père alcoolique et d'une mère qui a très tôt préféré fuir les forêts du Norrland, immense territoire occupant presque la moitié nord du pays. Hans n'a qu'un seul ami, Sture von Croona, qui, après un pari entre eux, chute de l'arche d'un pont et se brise la colonne vertébrale. Il passera le reste de sa vie dans un hospice pour malades incurables. Hans, profondément ébranlé par l'accident dont il se sent responsable, cherche un moyen pour laisser derrière lui

les souvenirs qui le hantent : son père, Sture, les études de droit, la mort de Janine, jeune femme défigurée par un chirurgien incompetent et qui avait montré aux deux garçons quelques-uns des plaisirs de la vie – la musique, la danse, la poésie. Il décide de réaliser un rêve de Janine, celui de se rendre chez des missionnaires en Zambie.

Dès son arrivée à Lusaka, l'Afrique lui fait peur, à un point tel qu'il décide immédiatement de repartir chez lui. Pourtant, il restera presque vingt ans : la peur ne s'estompera jamais, mais il est fasciné par les Noirs à la pensée impénétrable, mystérieuse, et les Blancs qui méprisent leurs employés parce qu'ils ne les comprennent pas. Quand une Anglaise offre à Hans de lui vendre sa ferme de poules pondeuses, il accepte. Lentement, il fait son apprentissage du pays (il est impossible de connaître l'Afrique entière) et des mentalités qui s'affrontent, des préjugés insurmontables : les Blancs sont riches, les Noirs restent pauvres parce que stupides, la haine des uns pour les autres demeure inépuisable. Un mouvement de révolte contre le gouvernement naît sous le nom de « léopards », qui commet des tueries parmi les Blancs dont l'atrocité dépasse l'imagination. Quand Hans constate qu'il vient d'échapper à une tentative de meurtre, il retourne chez lui.

Il est difficile de rendre justice à ce roman en quelques lignes. Le côté policier de Mankell y occupe une large part, tout comme la critique sociale de la Zambie et de la Suède, qui verse des millions de couronnes à des potentats africains qui se partagent cette manne afin qu'elle n'arrive pas au lieu de destination. Le romancier, qui vit entre le Mozambique et la Suède, fustige les responsables de ce gaspillage, la cupidité des chefs africains, l'incompatibilité,

l'incompréhension de part et d'autre, les luttes déguisées entre le Nord et le Sud, et insiste pour prouver que seule l'intervention des individus pourra accomplir ce que les Africains désirent : vivre selon leurs traditions (et s'ils rejettent la démocratie à l'occidentale, tant pis), regagner leur dignité, être capables d'accueillir les Blancs comme partenaires, d'égal à égal. Tant que ces conditions ne seront pas réunies, le chemin vers l'harmonisation des mentalités sera impraticable.

Voilà certes un livre dur, avec des scènes d'une rare cruauté, de la violence, un livre rempli de méfiance, de soupçons, de procès d'intention, de pensées et de raisonnements tortueux. Mais au moins, il donne des pistes vers des solutions envisageables pour les pays riches.

HANS-JÜRGEN GREIF

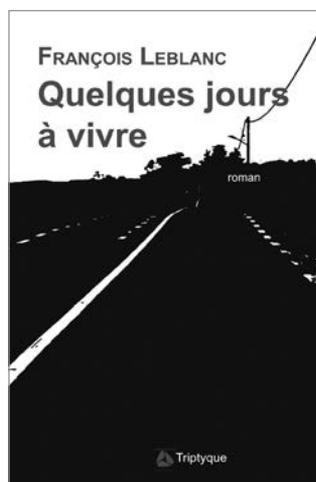
ODETTE MAROT

*Des chagrins pour rien*

Les Éditions JCL, Chicoutimi

2012, 237 pages

La biographie mise en ligne par la maison d'édition nous renseigne sommairement sur cette nouvelle auteure. Elle est retraitée de fraîche date des soins infirmiers, après avoir œuvré successivement comme préposée et comme directrice.



Sans doute avait-elle depuis longtemps des idées de romans en tête, auxquelles elle n'avait pu donner suite en raison d'une carrière active.

C'est un roman intimiste qu'Odette Marot nous propose dans *Des chagrins pour rien*, une première parution, qui se lit d'un trait. L'action y est plutôt psychologique que matérielle, ce qui ne l'empêche pas d'être fertile en rebondissements et en péripéties.

Jasmine est une journaliste bien connue du public québécois, puisqu'elle agit comme chef d'antenne pour une chaîne de télévision réputée. Son passé sur le terrain lui a valu une renommée enviable. Il y a maintenant quelques années qu'elle a rompu avec Simon, au moment où elle a appris qu'il fréquentait une autre femme. Depuis, elle a refusé obstinément toute communication de sa part. Pour donner libre cours à sa nostalgie, elle décide de retourner sur une île presque inconnue des Antilles où elle se rendait jadis avec Simon pour s'y adonner à la plongée sous-marine et profiter de paysages marins uniques.

Alors qu'elle souhaite surtout être seule, un groupe de médecins s'amène dans l'île. Parmi eux se trouve un psychiatre qu'elle a déjà interviewée et qui la reconnaît. Macha est jeune et jolie ; elle ne se fait pas faute de mettre son corps en valeur et d'user de ses charmes. Cette attitude exacerbe chez Jasmine une remise en question déjà bien amorcée, à travers laquelle se manifeste un manque de confiance dans les pouvoirs de séduction de son corps, qui franchit inexorablement le cap de la maturité. Le questionnement se complique lorsque, au fil des conversations, Jasmine se rend compte de faits troublants. Notamment, Macha semble avoir le même

prétendant qu'elle, un nommé Adam.

Les vacances se passent dans la plus totale perplexité. De retour à Montréal, la journaliste finira par renouer avec Simon, mais la magie n'agit plus. Le hasard l'amènera aussi à découvrir que tout ce qu'elle a imaginé repose en fait sur le malentendu.

*Des chagrins pour rien* constitue une agréable détente. On n'y trouve pas de grands drames, et pourtant l'intérêt de l'intrigue est constant, porté par différents mystères de nature sentimentale auxquels on aspire à trouver réponse. L'auteure fait preuve d'une fine analyse psychologique, ainsi que d'une observation fort intéressante. Le personnage de Macha est une énigme constante, avec ses impudences, ses artifices sans frein et ses retards inconsidérés. Par ailleurs, les personnages secondaires qui gravitent peu ou prou autour des deux héroïnes bénéficient d'une surprenante consistance, qui transparait à travers leurs gestes les plus anodins. Des types se dessinent parmi eux, esquissés en quelques traits éloquentes.

Cette nouvelle auteure fait certes preuve d'une maîtrise certaine, en dépit de son peu d'expérience de l'écriture. Elle se débrouille fort bien avec une intrigue à la fois subtile et complexe, de sorte qu'on la suit sans effort dans ses circonvolutions. À la condition de persévérer dans son nouveau métier, Odette Marot pourrait occasionner des surprises.

CLÉMENT MARTEL

DANIEL PENNAC  
*Journal d'un corps*  
Gallimard, Paris  
2012, 391 pages

Voilà une idée inédite – même si au XVIII<sup>e</sup> siècle on n'arrêtait pas de se plaindre de sa santé – que de rédiger le journal pas très intime de son corps. Vers l'âge de douze ans, en pleine puberté, le narrateur anonyme a eu l'idée de tenir un journal de bord décrivant l'évolution de son corps. Il le fera jusqu'au moment de mourir. Marqué par la disparition du père, victime des gaz utilisés par les Allemands lors de la Grande Guerre, le garçon refuse de s'examiner dans un miroir, jusqu'au jour où, lors d'un jeu entre bandes de scouts rivales, il panique. Résultat : une honte insondable et la volonté de se forger une apparence qui s'impose aux autres. C'est exactement ce qu'il fera. Suivent les notes sur l'éveil de la sexualité, le dépuçelage, l'amour de sa vie, les enfants, puis la venue de petits-enfants, les problèmes de santé se manifestant avec l'âge, les interventions chirurgicales, la maladie, la dernière, dont il sait qu'elle lui sera fatale.

Le lecteur n'apprend rien sur la profession de cet homme, sinon qu'il occupe une position élevée dans une ou plusieurs importantes entreprises. Très

peu nous est dit également au sujet de sa vie sentimentale sauf que notre personnage cède à un coup de foudre on ne peut plus massif, amour qui durera jusqu'à la fin de sa vie et qui l'aura rendu heureux. C'est cet escamotage de l'affectivité (hormis la mort prématurée de son petit-fils préféré) qui rend le livre aussi fascinant : rien que la corporalité, de façon conséquente.

Quelle leçon Daniel Pennac veut-il donner au lecteur sinon celle que l'enfance est déterminante pour le reste de ses jours, n'en déplaise à ceux et celles qui tournent le dos à la psychanalyse ? Avec l'adolescence, tout est déjà joué, la *persona* de chaque humain est formée. Ce qui se passe après n'est qu'une question de logique, pourvu que le destin ne nous joue pas de mauvais tours et à moins que l'hérédité, les gènes, un dérapage dans notre mode de vie ne bouleversent les dispositions et les possibilités de l'individu (drogues, adversité du sort, accidents, toutes sortes de contrariétés hors de notre contrôle). Depuis ses débuts d'écrivain, Pennac a cédé devant sa veine pédagogique, du *Bonheur des ogres* à *Chagrin d'école*, en passant par la série des Malaussène, et ce, pour le plus grand bonheur de ses lecteurs.

Le message le plus important du *Journal* que voici demeure cependant celui-ci : il faut accepter chaque étape de notre existence et la considérer comme faisant partie d'un ensemble dont nous ne pouvons évaluer l'importance. Et que la fin de la vie est le dernier pas qu'il faut franchir en toute sérénité. Au lieu de nous ériger contre ce que nous percevons comme l'injustice du sort, acceptons-la. Vivons la vie, chaque jour qu'elle nous donne, dans un *carpe diem* sans cesse renouvelé.

HANS-JÜRGEN GREIF



MARYSE ROUY

*Les pavés de Carcassonne*  
t. 1 : mai 1963-janvier 1964  
Québec Amérique, Montréal  
2012, 259 pages

Après le grand succès obtenu avec sa série en quatre tomes *Une jeune femme en guerre* (2007-2010), Maryse Rouy se lance dans une nouvelle saga, *Les pavés de Carcassonne*. Le premier volet, qui vient tout juste de paraître, se déroule en pleine crise du FLQ, de mai 1963 à janvier 1964, en majeure partie à Toulouse, où quelques doctorants québécois ont décidé d'aller poursuivre leur formation universitaire. Du groupe, seule Nicole Baumier, secrétaire dans une industrie montréalaise et nouvelle épouse de Georges Lahaie, qui prépare une thèse sur le Moyen Âge, n'a pas de diplôme universitaire. Elle répond toutefois à l'invitation (ou à l'incitation) de son mari de s'inscrire en propédeutique à l'Université de Toulouse, année qu'elle réussit avec succès. C'est d'ailleurs cette réussite, jumelée avec la fin de l'année universitaire et l'arrivée des vacances, qui réunit quelques membres du groupe, qui se rencontrent fréquemment au bar Le Perroquet, à une soirée bien arrosée, la veille d'un voyage en Allemagne que doivent entreprendre Nicole et Georges, en compagnie de deux autres étudiants québécois. Les voyageurs ont à peine quitté la ville qu'ils sont victimes d'un tragique accident. Nicole est la seule à s'en tirer sans trop de séquelles, alors que Georges et le conducteur perdent tous deux la vie et que François, un ami, prendra plusieurs mois, après son rapatriement à Montréal, à retrouver la santé. Elle est recueillie, à sa sortie de l'hôpital, par la famille de son amie Geneviève, doctorante et, l'été, guide touristique à la cité forteresse de Carcassonne, et à qui Nicole rend visite, une fois

rétablie. Comme elle possède beaucoup de connaissances sur le Moyen Âge, elle qui a dactylographié plusieurs chapitres de thèses d'amis consacrées spécifiquement à cette période et qui a visité déjà à quelques reprises Carcassonne, elle accepte de remplacer, au pied levé, un guide qui a dû s'absenter à la suite de la maladie de sa mère. Démunie psychologiquement, à la suite de l'accident qui l'a privée de son mari, elle prend de plus en plus d'assurance et décide finalement de ne pas revenir au Québec et de poursuivre ses études en histoire à l'université de Toulouse, malgré le fait que ses beaux-parents l'accusent, ce faisant, de déshonorer la mémoire de leur fils Georges, en demeurant seule, elle une pauvre femme originaire du Faubourg-à-Mélasse, dans un pays étranger. Elle refuse donc la vie que ses parents lui avaient planifiée à Montréal et rompt ainsi définitivement avec son milieu, dont avec ses beaux-parents, après une courte visite à l'occasion des Fêtes de fin d'année 1963. Elle revient à Toulouse où, semble-t-il, l'avenir lui appartient, ce qu'on pourra vérifier, peut-être, dans le prochain tome.

Ce premier volet dans la vie de Nicole Baumier ne manque pas d'intérêt car Maryse Rouy sait organiser une intrigue et la développer de façon à garder

ses lectrices (et ses lecteurs) en haleine. Je me suis laissé prendre par l'érudition de la romancière, qui nous fait profiter de ses connaissances du Moyen Âge, elle qui a déjà rédigé un mémoire de maîtrise sur la poésie des troubadours à l'Université de Montréal. Point étonnant alors que Georges et Geneviève, une amie toulousaine, aient choisi de travailler sur le sujet. Elle s'est aussi solidement documentée, elle qui n'est arrivée au pays qu'en 1975, sur l'époque trouble des années 1963-1964 au Québec, qui intéresse grandement les doctorants expatriés, à l'affût des « unes » du *Devoir* pour suivre, à distance, les événements qui se déroulent chez eux. Il faut lire cette touchante histoire de Nicole, une petite Québécoise effacée jusque-là, qui réussit avec courage et détermination à triompher de l'adversité, malgré l'incompréhension de ses proches, qui lui refusaient toute autonomie, tout affranchissement, sous prétexte qu'elle est une femme et qu'elle n'a pas le droit aux études.

Vivement la suite de cette reconstitution historique, car Nicole a encore des leçons à nous donner, sous la plume combien charmante, agréable de Maryse Rouy, une écrivaine qui a le souci du détail et qui possède l'art d'émouvoir, dans une langue, il faut le dire, d'un grand justesse et d'une grande beauté.

AURÉLIEN BOVIN

DANIELLE TRUSSART

*Le Grand Jamais*  
XYZ éditeur, Montréal,  
2012, 241 pages  
(coll. « Romanichels »)

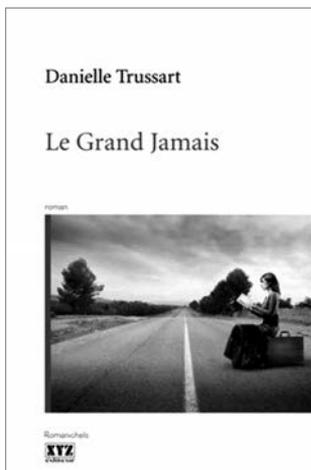
Derrière le titre se cache le nom d'un café-bistro-atelier de gravure où, dès le début de la Révolution tranquille, se sont rencontrés quelques jeunes, hommes et femmes, qui allaient jouer un rôle plus ou moins

connu lors des événements d'octobre 1970. Tout un pan, donc, de notre histoire récente. Ses acteurs approchent aujourd'hui l'âge d'or (?) ; les détails de ce que le Québec a vécu sont à peine connus de la jeune génération.

Danielle Trussart (*Le train pour Samarcande*, VLB, 2008, Prix Robert-Cliche), peintre et écrivaine, revisite les lieux, les gens. Sa narratrice, Marianne, est la meilleure amie de Catherine, la sœur d'Alexis, une des figures les plus flamboyantes de la « crise », comme on l'appelle aujourd'hui. Puisque la mort éclaircit les rangs de cette génération, Marianne tente de saisir l'essence de ce que fut le seul projet rassembleur des Québécois et qui allait faire naître le PQ, porteur de l'idée indépendantiste. Nous lisons une suite de lettres, de notes, d'extraits d'un journal tenu pendant et après les actions du FLQ, où le lecteur averti retrouve les mots, les poèmes (comme le *Speak white* de Michèle Lalonde), les messages des différentes cellules, les rumeurs, les jeux des politiciens (Pierre Elliott Trudeau, Jean Marchand, Jean Drapeau) et les interventions policières. Après la mort de Pierre Laporte et l'effondrement du rêve d'indépendance du Québec par la force, le groupe auquel appartient Marianne se dissout. Catherine entreprend une odyssée à travers le monde pour se fixer finalement à Barcelone. Alexis fonde une petite maison d'édition à Bruxelles, alors que Marianne devient institutrice, s'exile en Gaspésie, mais revient pour reprendre contact avec ses amis.

C'est au fil de ses missives à Catherine que se dessine l'évolution du Québec après octobre 1970, avec l'élection triomphale de Robert Bourassa d'abord, de René Lévesque ensuite, l'échec des deux référendums, le glissement





de la société québécoise vers l'indifférence quant à son avenir politique, y compris l'assimilation des francophones par les anglophones et les allophones, ainsi que la disparition d'une culture vieille de quatre siècles en Amérique du Nord. « [Le Québec] repousse toujours l'affaire [l'accession à l'indépendance] à plus tard, puis pendant ce temps-là, il s'éteint à petit feu, en même temps que sa conscience et que sa colère. Et il refuse de s'apercevoir qu'il disparaît parce que finalement, il vit dans le plus meilleur pays au monde, comme disait l'autre, le grand croche. [...] On s'est connus en pleine Révolution tranquille et on assiste maintenant, avec un sentiment d'impuissance, au déclin tranquille... » (p. 213).

Quand Marianne rencontrera Catherine, de quoi pourront-elles parler, sinon de ce qui a été, mais ce qui n'est plus : des rêves disparus laissant un drôle de goût sur la langue qui a tant travaillé pour les fixer dans les mots, les souvenirs d'une jeunesse impatiente qui a cru en un Québec devenu adulte, qui a cru au mot Liberté et assiste, vieille désormais, fatiguée, désabusée, à l'effritement d'une société et d'un pays qui auraient pu être.

HANS-JÜRGEN GREIF



**VIC VERDIER**  
[pseudonyme de  
Simon-Pierre Pouliot]  
*Le Moderne Cabaret*  
XYZ éditeur, Montréal  
2012, 288 pages

Voici la suite de *L'appartement du clown*, le premier roman de Simon-Pierre Pouliot, mettant en scène Vic Verdier, son autre moi. Vic veut réaliser un projet dans un domaine que l'auteur connaît bien, le *show business*. Son « Moderne Cabaret » sera une scène multidisciplinaire, dont les différents volets restent encore à déterminer. En même temps, il projette la cohabitation avec son amie. Dans une seconde trame narrative, nous apprenons ce qui s'est passé avec Oliver, qui a voulu se venger sur son ancien ami Douze (qui l'avait trahi), en le poursuivant jusqu'au Chili. Mais tout à coup, les plans de Vic sont contrecarrés : par le comportement étrange de sa copine, par la mafia qui veut protéger son futur Cabaret. De plus, son père va mourir et Oliver est de retour...

Deuxième volet de cette saga, celui-ci souffre des mêmes faiblesses que le premier : personnages unidimensionnels, langage faussement désinvolte, construction laborieuse et parfois déroutante du scénario. Le plus déroutant dans ce livre demeurent les deux

trames racontées par des voix interchangeables, même si l'une verse avec insistance dans le franglais (Oliver) et l'autre dans un langage passablement correct (Vic). Non moins étonnante est l'action forcée qui dépasse sans doute les possibilités réelles d'événements : un Oliver affreusement défiguré par les malfrats de Douze va dépister son ancien ami dans son vignoble chilien. S'ajoute le sombre passé de Fred, la copine de Vic, qu'elle traîne comme un boulet. Comme si ce n'était pas assez, il y a encore la mort du père, les apparitions sporadiques du grand-père. Malheureusement, et malgré les tentatives de l'auteur d'épicer un peu l'ensemble, le roman sent et goûte le papier mais ne peut amener le lecteur à participer aux « aventures » évoquées. Le roman, surtout s'il s'agit du créneau visé par Pouliot, doit créer des illusions mieux préparées que celles-ci, moins poussées à l'extrême. Pouliot a sans doute un talent certain de conteur, de l'imagination, de l'énergie et le goût d'écrire. Il lui manque le *rythme* dans lequel se déroule l'action, la *façon* dont les auteurs de romans contemporains (américains ou français, anglais, allemands, italiens) balisent leurs livres afin que le lecteur participe à l'action, au pourquoi et à la suite dosée des événements. Ici, trop de place est accordée à l'improvisation.

HANS-JÜRGEN GREIF

## TÉMOIGNAGE

**ANNE-DAUPHINE JULLIAND**  
*Deux petits pas sur le sable mouillé*

Éditions des Arènes, Paris,  
2011, 226 pages

Il est des livres que nous lisons et que nous abandonnons, sitôt la lecture terminée, voire avant parfois, tant ils nous laissent indifférent. Il en est d'autres qui nous ont tant touché qu'ils continuent à nous habiter longtemps. C'est le cas de *Deux petits pas sur le sable mouillé*, un troublant et émouvant témoignage que nous livre Anne-Dauphine Julliard sur les malheurs rapidement oubliés et les bonheurs toujours présents d'une mère qui, un jour, sur une plage de la Bretagne, remarque que Thais, sa fillette de presque deux ans, a une démarche inquiétante, un de ses pieds laissant sur le sable une marque en éventail. Revenue à Paris, elle consulte un podiatre, qui ne décèle rien d'anormal, mais qui lui conseille une rencontre avec un neurologue. L'examen a lieu et les deux parents – inquiets – sont rapidement convoqués à une nouvelle rencontre à laquelle assiste un psychiatre. Le verdict tombe comme la foudre, créant un immense trou noir (p. 8) : la fillette souffre de lencodystrophie métachromatique, « nom barbare[, i]mprononçable, inacceptable » (p. 13), qui cache une grave maladie génétique dégénérative. Ce petit grain de sable dans l'engrenage, au départ, se transforme alors en véritable tsunami. Les spécialistes sont formels : cette maladie orpheline incurable, due à une anomalie génétique dont les deux parents sont porteurs, détruit tout le système nerveux et laisse entre deux et cinq ans d'espérance de vie à la petite. Cette mauvaise nouvelle, de surcroît, n'arrive pas seule : la

mère est enceinte au moment de la découverte de la maladie et le fœtus a un risque sur quatre d'être atteint.

Les parents, catastrophés, refusent catégoriquement l'avortement, comme ils refusent de se laisser abattre. Conscients qu'ils ne peuvent ajouter des jours à la vie de Thaïs, ils choisissent d'ajouter de la vie aux jours qu'il lui reste à vivre. Au lieu de sombrer dans le désespoir, ils optent pour procurer le plus de bonheur



possible à leur fillette, bien secondés par leurs deux familles et par de nombreux ami-e-s, et aussi par leur fils aîné Gaspard, un vrai philosophe pour qui « la mort c'est triste mais c'est pas grave » (p. 148). À peine âgé de quatre ans, il avoue encore, dans sa grande sagesse combien attachante, qu'il savait déjà, dans son vocabulaire d'enfant, sa sœur vieille, c'est-à-dire qu'elle allait mourir bientôt. Aussi se désespère-t-il : « Je ne veux pas être le seul enfant de la famille à devenir grand » (p. 54).

S'amorce alors un long et difficile combat, mené au jour le jour et dans le présent, pour procurer du bonheur à ce petit être fragile qui, d'une page à l'autre de cette sorte de journal, dépérit dans la souffrance et la douleur insupportables, tant pour les parents que pour tous les intervenants. Pour les

lecteurs aussi, car la petite, véritable martyre, perd la mobilité de ses déplacements, puis la vue, la parole, l'ouïe, et toute motricité qui la condamne à rester couchée sans bouger ou presque dans un lit spécialement moulé à son petit corps malade et d'un poids inquiétant. Mais la vie continue, même si Thaïs marche vers la mort, alors qu'Azylis, sa sœur cadette, elle aussi porteuse de la même maladie, subit, à cinq semaines, dans la ville de Marseille, où la famille doit se déplacer pour plusieurs mois, une greffe de la moelle osseuse, ce qui force les parents, les grands-parents, les ami-e-s, les membres du service médical à multiplier les tours de force et les heures de garde auprès des deux fillettes, isolées dans leur chambre d'hôpital d'abord, puis dans celles de leur maison à Paris. Azylis répond bien aux traitements et semble sur la bonne voie alors que Thaïs perd finalement son combat, avant d'avoir atteint l'âge de quatre ans. On saura, lors d'entrevues qu'accorde l'auteure, après la sortie de son livre, que la cadette vit toujours, mais qu'elle est sévèrement handicapée et qu'elle profite de la vie et du bonheur que lui procurent ses parents et son grand frère.

J'ai lu des centaines et des centaines de livres au cours de ma carrière. Je n'ai jamais lu un témoignage comme celui-là, un tel cri du cœur d'une mère qui refuse tout pathos, ayant promis à sa fillette, sachant qu'elle n'avait que peu de temps à vivre, de lui donner tout le bonheur, tout le confort, tout l'Amour (avec un grand A) qu'elle méritait. Cette mère, d'une étonnante lucidité, livre une formidable leçon de vie. Plusieurs passages sont à la limite du tolérable, tant la souffrance, pourtant acceptée dans la foi, est omniprésente. Les lecteurs et lectrices devront essayer ici et là des larmes, en

particulier lors de la fête de Noël, préparée à l'initiative de Gaspard, qui a réussi à convaincre ses parents, en cette soirée magique, de déroger à la règle et d'amener ses deux petites sœurs au salon pour qu'elles participent, elles aussi, à cette touchante et mémorable fête familiale.

Voilà un livre, lauréat du prix « Paroles et Parents 2011 » en France, à lire et à méditer car, à n'en pas douter, il permet d'apprécier la Vie et de voir autrement la maladie et la souffrance. Il contient aussi une grande leçon de courage – la mère et le personnel médical appellent souvent la fillette la Princesse Courage.

Ajoutons que, journaliste de métier, Anne-Dauphine Julliard écrit dans une langue juste et de qualité. Son témoignage, sans larmes ni apitoiement, tout plein de tendresse et d'amour, tant pour les êtres que pour la Vie, sait émouvoir et laisse à jamais présente l'image de ce petit être démuné qui, par son exemple, a laissé une marque indélébile de son passage dans un monde qu'elle a à peine entrevu. La petite Princesse Courage est, à mes yeux, plus que cela, elle est devenue un ange. Pour l'avoir ainsi accompagnée, on sort grandi de l'avoir côtoyée, car elle et ses parents nous donnent une leçon d'espoir.

AURÉLIEN BOIVIN

**GILLES SIMARD**  
*Le cœur enveloppé*  
Les Éditions JCL, Chicoutimi  
2012, 359 pages

Si ce livre ne nous était présenté avec la mention « Témoignage », on pourrait le prendre facilement pour un roman, tant il semble sorti de l'imagination débridée d'un écrivain. Mais Gilles Simard nous rapporte essentiellement une histoire vécue. Il le fait scrupuleusement, on pourrait même dire de façon

incontestable, puisque son cheminement est attesté par des documents tirés de son dossier médical qui sont rapportés en annexe, à la fin du volume.

*Le cœur enveloppé*, c'est, comme l'indique la première de couverture, « le journal troublant d'un ex-psychiatrisé ». Cependant, la présentation n'épouse pas celle du journal intime. L'auteur a plutôt adopté la forme du récit. Il décrit avec précision et



dans l'ordre chronologique son cheminement, à travers différentes cliniques vouées aux maladies mentales.

On y découvre les techniques de soin utilisées à diverses époques, dont certaines laissent perplexes, alors que d'autres paraissent carrément barbares. Gilles Simard a fait personnellement l'expérimentation d'épreuves telles que les électrochocs, l'insulinothérapie, la camisole chimique ou la prise massive de médicaments psychotropes. Ces expérimentations, on les vit de l'intérieur, par l'œil du patient lui-même, à qui elles inspirent la terreur et qu'elles laissent dans un état de délabement psychologique encore plus profond qu'avant.

Car, si ces techniques de soin peuvent avoir quelque effet sur certains, le témoin

de ce récit n'en a retiré aucun bénéfice, au contraire. Il se retrouve plutôt démoli, au seuil de la folie, aux prises avec la pharmacodépendance et l'alcoolisme, des problèmes qu'il traînera de très longues années avant de se soumettre enfin à une thérapie efficace qui l'amènera à l'abstinence et qui lui redonnera son équilibre psychologique. Mais il lui faudra encore reconstruire son univers social, qui a été peu à peu ruiné au fil de son cheminement atypique.

Le témoignage de Simard est d'un intérêt certain. Tout d'abord, il a tous les accents de la sincérité. L'auteur ne cherche pas à dorer la pilule ni à s'accorder le beau rôle. Sa confession est sans complaisance aucune. Par ailleurs, le récit nous met en contact direct avec le milieu de la psychiatrie et des cliniques de soins de l'âme. Nous le suivons pas à pas dans ses amitiés et ses amours, nous côtoyons avec lui les différents départements et entrons en contact avec les malheureux aux prises avec la dépression, la psychose ou la schizophrénie ou d'autres formes de la maladie mentale.

C'est donc toute une sortie que nous propose Simard. Il nous invite à découvrir un monde insolite, sordide à certains moments, mais qui n'est quand même pas dépourvu d'éclaircies où brillent l'espoir ou l'émotion, la joie de vivre ou un certain humour. Car, si l'auteur aborde son sujet non sans gravité, il sait aussi adopter à l'occasion un ton désinvolte, qui transparait dans des descriptions imagées, où l'on soupçonne à la fois une certaine résignation, de même qu'une certaine dose de cynisme.

*Le cœur enveloppé* a tout de suite attiré l'attention du Club Québec Loisirs, qui en a acquis les droits et qui l'a diffusé parmi ses membres.

CLÉMENT MARTEL



## *Du fond du cœur, merci!*

Depuis plus de 40 ans, les équipes de la revue *Québec français* travaillent bénévolement pour créer une revue de qualité, en restant toujours soucieux de joindre la théorie à la pratique afin d'offrir un outil précieux pour les enseignants du Québec.

Nous tenons à remercier chaleureusement tous les députés qui, au cours de l'été, ont répondu par un don à notre demande d'aide à l'action bénévole.

Madame Denise Beaudoin – députée de Mirabel  
Madame Louise Beaudoin – députée de Rosemont  
Monsieur Yves-François Blanchet – député de Drummond  
Monsieur Yves Bolduc – député de Jean-Talon  
Monsieur Bernard Drainville – député de Marie-Victorin  
Monsieur Sylvain Gaudreault – député de Jonquière  
Madame Véronique Hivon – députée de Joliette  
Monsieur Patrick Huot – député de Vanier  
Monsieur Martin Lemay – député de Sainte-Marie-Saint-Jacques  
Madame Marie Malavoy – députée de Taillon  
Madame Agnès Maltais – députée de Taschereau  
Monsieur Michel Matte – député de Portneuf  
Madame Martine Ouellet – députée de Vachon  
Monsieur Michel Pigeon – député de Charlesbourg  
Madame Carole Poirier – députée de Hochelaga-Maisonneuve  
Monsieur François Rebello – député de La Prairie  
Monsieur Sylvain Simard – député de Richelieu  
Monsieur Denys Trottier – député de Roberval